

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficiência visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

# LE PUIITS SANS-NOM

\*

De la même autrice chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*Les Souffleurs de rêves*  
*Le Rêve de Toinet*  
*Les Dames de La Glycine*  
*De soie et de cendres*  
*Les Couleurs du destin*  
*Le Petit Bâtard*

MIREILLE PLUCHARD

# LE PUIITS SANS-NOM

*Roman*

Volume 1



Ce roman a paru aux éditions L'Écir en 2009.

© Les Presses de la Cité, 2017, et 2022.  
© À vue d'œil, 2022,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0599-8

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*Une vie de labeur  
au fond de la nuit sombre  
Sous la lampe pendue,  
toit qui se désagrège  
Garder l'outil en main,  
éviter chaque piège  
Sans savoir si, le soir,  
il sortirait de l'ombre.*

Poème occitan *Le Vieux Mineur*,  
Jean VIGNE

*Un peuple sans mémoire est un peuple  
sans avenir.*

Élie WIESEL

## LA FAMILLE THÉRAUBE

Léon Théraube

Marie-Henriette Verdier, dite Mariette, son épouse

Leurs enfants :

Émile

Louise

Eugénie

Suzanne, décédée en bas âge

Suzannette

Jules, décédé en bas âge

Julien

## LA FAMILLE MAGGIORE

Giuseppe Maggiore, dit Pépino

Lucia Farelli, son épouse

Leurs enfants :

Vittorio

Anna-Stella, dite Anna

Enzo

Giacomo

Flora

Carmelita, dite Mélita



*Le hameau du Joncas*

Accroché à la montagne, le mas de pierres grises, trapu sous sa toiture de lauzes aux reflets bleutés, donnait l'impression d'avoir été posé là par la main géante d'un magicien facétieux.

Il semblait défier les lois de l'équilibre tant la pente était raide. L'un des angles du bâtiment faisait corps avec le rocher qui lui servait d'assise, alors qu'à l'opposé, l'extrémité de pierres, savamment montées en quinconce, se découpait dans le ciel bleu, absolu, infini.

Visitées par le printemps naissant, les terres qui l'entouraient, le cernaient de toutes parts en *faïsses* irrégulières, offraient à l'œil bucolique un camaïeu de tons, du vert le plus foncé au tendre céladon.

Dans la vigne, en contrebas du mas, une silhouette courbée arrosait de sa sueur la

terre ingrate de ce coin des Cévennes. Léon Théraube, pantalon de coutil, chemise sans col et ceintures de flanelle pour soutenir ses lombes, maniait à coups réguliers sa houe qui faisait jaillir des étincelles en ripant sur les cailloux.

Étourdi par le soleil et la chaleur précoce de cette fin de mars, il fit une pause, repoussa en arrière son chapeau de paille effrangé, se redressa péniblement et embrassa du regard son modeste domaine.

Des faïsses, des murets, une bande de terre cultivable, puis à nouveau des faïsses, des terrasses dit-on ailleurs, encore des murs de pierres sèches qui formaient des éboulis par grandes pluies, tel était l'apanage de Léon, terriblement semblable à celui de ses voisins, à celui de nombreux paysans de la Vallée Longue, ce qui faisait dire à Jules Michelet que le paysan cévenol remontait sans cesse son champ sur son dos.

« Maudites terres ! Faudra-t-il que je sois

le premier à crever de faim sur le sol de mes ancêtres ? » grommela-t-il en crachant dans ses mains calleuses.

Il y avait de la colère qui sourdait de ses propos, et de l'angoisse aussi, une sorte de peur atavique des lendemains sans pain et même sans châtaignes. Il y avait aussi une immense tristesse, identique à celle qu'il avait lue dans les yeux de son épouse devant l'écuelle trop vite engloutie par ses petits, affamés.

Pourtant, il l'aimait son Joncas, le domaine de ses aïeux, une bâtisse typiquement cévenole qui l'avait vu naître et grandir et qu'il n'avait jamais quittée !

Il aimait sa maison qu'il connaissait pierre à pierre et qui, jamais, ne lassait son regard.

Qu'il fût dans sa vigne et qu'il levât les yeux sur la façade principale percée de chiches ouvertures ou bien tout au-dessus, dans la châtaigneraie, et que son regard balayât

l'enchevêtrement de toits, témoin des générations de Théraube qui l'avaient façonnée, agrandie, consolidée, c'était toujours avec une sorte de tendresse respectueuse qu'il prenait le temps de la contempler, appréciant la massive construction comme s'il l'avait bâtie de ses propres mains.

Bien qu'elle ressemblât, dans sa globalité, à toutes celles qui émergeaient çà et là d'une forêt de chênes verts ou de châtaigniers tors, sa maison familiale était à ses yeux unique, belle et vivante comme si, en elle, battaient les cœurs immortels de tous ceux qui l'avaient habitée et dont Léon vénérait la mémoire.

Elle faisait partie de lui, comme il participait d'elle, et cette fusion, née avec ses premières émotions, n'avait pas échappé à son père qui le prenait souvent en flagrant délit de rêverie.

« Eh bien, Léon, tu *pantaïses*<sup>1</sup> ou tu *gavelles*<sup>2</sup> ?

– Je regardais notre maison, père...

– Elle ne va pas s'envoler ! Travaille ! »

Tout autant que le mas, les terres alentours avaient suffi au bonheur du jeune Léon. Ensemencer une pièce de blé, arracher les jeunes repousses au pied des châtaigniers pour en faire, l'hiver venu, des corbeilles et paniers, enfumer la clède pour sécher les châtaignes, bêcher, sarcler, moissonner, vendanger, rien, jamais, n'avait rebuté l'enfant, puis l'adolescent docile.

« Heureux qui, comme Ulysse... » Ses voyages à lui avaient noms le Joncas, le bois des Pinèdes bien nommé, les Lumières, petit ruisseau chantant qui cascadaît jusqu'au Gardon.

Le plus grand périple qu'effectua Léon

---

1. Rêves.

2. Ramasses les gerbes de blé ou les rameaux de vigne.

Théraube fut à Alais, pour une foire du 24 août. Il avait quinze ans et mettait ses pas dans ceux de son père pour ne pas être happé par la foule grouillante, bruyante et bigarrée.

Il ouvrait de grands yeux ahuris, apeurés, ce qui lui donnait l'air d'un demeuré ; pire, il aurait voulu glisser sa main dans la poigne paternelle, ce qui l'aurait grandement rassuré... tout en renforçant l'impression de grand benêt piteux.

Traumatisé par ce bain de foule, spectacle brillant que donnait la grande ville, il avait retrouvé la sérénité en compagnie de ses chèvres avec lesquelles il passait de longues heures. L'année suivante, il accompagna son père avec l'assurance que lui conféraient ses seize ans révolus et ne manqua plus jamais une foire du 24 août.

Léon Théraube était né *coiffé*, comme l'avait claironné la matrone qui assistait sa mère :

« Le fils de la Finette est né avec la crépine : ce sera un chanceux, que ce petit gars ! »

Pendant de longues années, Léon ne mit pas en doute les prédictions de l'accoucheuse : tout lui était bonheur dans sa vie, pourtant modeste, de paysan cévenol.

\*

La Vallée Longue, comme l'on nomme cette étroite dépression, débute en Lozère, au col de Jalcreste. De là, elle profile un long sillon tortueux avant de rejoindre le Gardon en compagnie duquel elle s'adoucit et chemine jusqu'à la plaine alésienne.

Une vallée encaissée, profonde, accidentée et moutonneuse avec ses hameaux épars, perchés sur la roche blanche ou bien tapis dans le méandre noir d'une forêt de pins.

Une gorge boisée, touffue, vallonnée, surplombant des tumultes caillouteux qui a